

difficilement accessibles, échappent à beaucoup de gens. D. P. Bogdan¹ fait une œuvre louable en remettant en circulation, à l'usage du public roumain, ces critiques qui jettent beaucoup de lumière et de vérité sur la vie et l'œuvre de Tzamblac, viciée par l'exposition de Jacimirskij. Par malheur, la science bulgare (qui par ses grands savants philologues ayant étudié la littérature bulgare ancienne: J. Ivanov, L. Miletič, J. Trifonov, St. Romanski, n'a pas accordé l'attention méritée à Tzamblac) en la personne des deux chercheurs qui se sont occupés de lui, V. Kiselkov et Minko Genov, ne connaît pas d'autre autorité ni même d'autre source que Jacimirskij. Il est vrai que son œuvre est une source merveilleuse, car parmi tous les chercheurs il a été le seul ayant eu la possibilité d'utiliser toutes les sources, tous les manuscrits de Russie et de Roumanie. Mais Jacimirskij doit être toujours utilisé avec esprit critique et surtout en tenant compte des corrections apportées par les critiques cités ainsi que par D. P. Bogdan dans l'Obituaire de Bistritza et nous ne pouvons que regretter que la science bulgare se borne à résumer Jacimirskij, surtout lorsque V. Kiselkov et M. Genov ont la réputation d'être les meilleurs connaisseurs de la littérature bulgare ancienne.

Ce n'est que fort rarement que l'esprit critique de Kiselkov doute de la justesse de certaines affirmations de Jacimirskij. En échange, l'auteur apporte un point de vue moderne, anachronique, dans la présentation du climat de la vie de cette fin de Moyen-Âge; il insiste toujours sur l'origine bulgare de Tzamblac comme ayant une valeur déterminante pour ses projets et pour l'attitude des autres envers lui.

S'accrochant servilement à Jacimirskij, toutes les affirmations, toutes les hypothèses de celui-ci sont sûres pour V. Kiselkov. C'est ainsi que 1364 sera l'année de la naissance de Tzamblac, avec une probabilité de deux ans, quoique, si en 1379 Tzamblac était encore enfant, cela ne signifie pas qu'il avait 15 ans. La date de sa naissance ne peut pas être établie avec une approximation de 2 ans, mais au moins de 5 ans.

Que, comme laïque, il aurait porté le nom de Gabriel, cela est une affirmation attrayante pour Jacimirskij, mais elle n'est prouvée que par des suppositions gratuites. Et de fait cette identification entre Gr. Tzamblac et Gabriel, le moine du monastère de Saint-Athanase de l'Athos devenu plus tard l'hieromoine Gabriel du monastère de Neamtz en Moldavie constitue l'un des vices fondamentaux de Jacimirskij. D'abord, s'il était déjà moine il devait déjà avoir changé de nom et alors Gabriel n'aurait pas pu être en aucun cas le nom laïque de ce moine. Il aurait pu être celui du moine Grégoire Tzamblac, mais leur identification est impossible. Plus loin, ce Gabriel n'est pas partisan de la réforme orthographique d'Euthyme, le patriarche de Tirnovo dont pourtant Tzamblac a été l'élève et l'admirateur.

419—435. Kaluznicki E., Сборникъ Немецкаго Монастыря под № 20, 106, dans Сборникъ отдѣлення etc., v. 83 (1907), livre 2, p. 62, notes p. 3 et 32—33.

¹ Au sujet des manuscrits slaves de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, dans *Arhiva Românească*, IV (1940), Bucarest, pp. 103—125.

Encore au sujet de l'identité de Grégoire Tzamblac - Gabriel du Monastère de Neamtz, préconisée par A. I. Jacimirskij, cf. aussi *Hrisovul*, I (1941), Bucarest, pp. 463—465.

Cette identification a été faite par Jacimirskij afin de pouvoir établir, au moyen de ce Gabriel de l'Athos, que Grégoire Tzambiac se trouve après 1423 au monastère de Neamtz en la personne du moine copiste Gabriel. L'étude paléographique de l'écriture des deux copistes du nom de Gabriel montrerait, dit Jacimirskij, une identité parfaite. Mais, ainsi que rétorque Lavrov, cela ne signifie pas que si le Gabriel d'Athos et celui de Neamtz sont une seule et même personne ils constitueraient une seule et même personne avec Grégoire Tzambiac. Pour décider, il faudrait avoir aussi l'autographe de Tzambiac. Mais il y a encore quelque chose qui parlerait même contre l'identification des deux Gabriel car ce serait vraiment étonnant que Tzambiac, élève d'Euthyme, ne respecte pas les règles d'orthographe de son maître dans ses œuvres de jeunesse (recte, celles de Gabriel de Saint-Athanase) et les observer devenu vieux (recte, Gabriel le copiste de Neamtz) (Radčenko, *rec. cit.*, p. 428). Les chercheurs bulgares perdent de vue que pour éviter cette inadvertance de son argumentation Jacimirskij aboutit à une autre théorie fantaisiste: Euthyme aurait fait ses célèbres corrections des livres médio-bulgares au loin, en Macédoine, après la chute de l'État bulgare.

Sans être nécessairement identique avec celui de la Sainte Montagne, le copiste Gabriel de Neamtz peut être un élève d'Euthyme qui continue l'œuvre de son maître dans les pays roumains où se réfugient tant de représentants de marque de la culture médio-bulgare.

Contre l'identification Tzambiac-Gabriel de Neamtz parlent même les sources utilisées par Jacimirskij à l'appui de sa thèse. La liste de 1858 des higoumènes de Neamtz fait distinction entre le moine Gabriel et Grégoire Tzambiac (Radčenko, 428, D. P. Bogdan, *L'Obituaire* . . .). Et dans l'obituaire du monastère de Bistritza le passage cité tronqué par Jacimirskij: Urika i syna ego monaha Gavriila sapisatelë . . . (Jacimirskij, p. 26, 423) sonne ainsi au début: Monaha Paisia Urika i syna ego . . . (D. P. Bogdan, *L'Obituaire* . . .).

Puis suivent les témoignages contemporains qui attestent la mort de Tzambiac aux environs de l'année 1420, que Jacimirskij connaît, mais auxquelles il préfère avec un manque de discernement remarquable les témoignages de certaines légendes et traditions obscures et tardives. Kiselkov se base sur l'argumentation et la conviction de Jacimirskij lorsqu'il écrit candidement: « . . . ils ont fait croire et écrire aux chroniqueurs et aux chercheurs venus *plus tard* que Tzambiac est mort en ou autour de l'an 1420 » (p. 26). Mais ne peuvent pas servir de témoignage ultérieur ni les chroniques russes et ni même la lettre, des années 1420—1422, de Ladislav Jagellon au Pape Martin V « dans laquelle il exprime son regret que la mort de Grégoire le Macédonien (Tzambiac), survenue à cette époque, ait beaucoup ébranlé l'œuvre de l'Union. De cette façon les témoignages des contemporains, et surtout de ceux de cette qualité qui en vertu de leur situation étaient en mesure de connaître exactement ce qu'ils racontent, ne laisse pas le moindre doute que Grégoire Tzambiac est vraiment décédé à l'époque indiquée par les chroniques russes et ne peut donc pas être identifié ni avec le Grégoire mentionné dans les lettres du pape Eugène IV (1431—1447) et d'autant moins avec Gabriel le copiste de Neamtz » (Kałuźniacki, *op. cit.*, p. 32, n. 2. Ce passage n'a pas été remarqué par D. P. Bogdan. Il contient encore d'autres arguments qui seront utilisés plus bas).

Mais il y a encore quelque chose sur quoi insistent tant Lavrov que Kałužniacki. On ne peut expliquer d'aucune manière comment Gr. Tzambiac, s'il a pu renoncer à ses ambitions et à ses dignités de grand hiérarque, renoncera à son activité d'écrivain, se bornant à l'humble œuvre de copiste (si parfait calligraphe, habile miniaturiste et créateur d'école qu'ait pu être Gabriel). Tout le désir de grandeur, toute cette vanité qui n'a pas pu trouver repos et satisfaction aux quatre points cardinaux du monde orthodoxe d'Europe aurait dû éclater, en vertu de la loi de compensation, dans une activité fiévreuse d'écrits originaux. Et c'est justement à cette fierté de Gabriel pour l'œuvre de Tzambiac que se réfère Jacimirskij pour argumenter en faveur de leur identité. Qu'il ait noté en marge des œuvres de Tzambiac copiées par lui le nom de celui-ci¹ cela signifie seulement que le souvenir de Tzambiac était encore vivant et que l'on connaissait ses dignités.

Kałužniackij nous montre ensuite comment Gabriel, qui tout en copiant de tout et de partout et en nous laissant une œuvre imposante (même si, selon Radčenko, 15 seulement des 28 manuscrits qui lui sont attribués sont incontestablement de lui), n'a copié que 5 œuvres de Tzambiac. À en croire Kiselkov « on dirait que la vieillesse et ses conditions de vie ne lui permettaient plus de créer des œuvres littéraires originales » (p. 26). Allons donc ! L'œuvre de Gabriel est elle aussi remarquable, elle dénote de la maturité, mais non pas de la sénilité; quant aux conditions de travail, celles-ci étaient excellentes, on créait une école. En réalité il s'agit de deux personnes distinctes, de caractère et de moyens différents.

Kiselkov fait sienne l'opinion de Jacimirskij que Tzambiac a quitté Tirnovo avant la chute de cette ville — ce qui a pour but de pouvoir l'identifier avec Gabriel de l'Athos. La chute de Tirnovo est décrite d'une façon trop vivante pour que Tzambiac n'y ait pas assisté. Il doute lui aussi que Tzambiac ait été higoumène du monastère de Dečani bien qu'il existe un consensus unanime de toutes les copies de la vie de saint Étienne Dečanski. Il admet que le monastère de Plinaria a dû être une figure de style du vaniteux candidat au siège métropolitain de Kiev, mais Lavrov montre qu'il a été vraiment higoumène d'un tel monastère, à Constantinople. D'accord avec Jacimirskij, Kiselkov fait d'un monastère réel un monastère irréel et veut à tout prix que le monastère de Neamtz ait été dédié au Pantocrator déjà au temps de Gr. Tzambiac. Voir à ce sujet D. P. Bogdan, *Les Manuscrits*, p. 123, la note, où sont énumérés les documents qui prouvent que jusqu'en 1530 le monastère de Neamtz était dédié à l'Ascension du Seigneur.

Cette étude de Kiselkov est une étude de popularisation de format assez réduit (26 pages, le reste du petit volume contenant la traduction de L'Éloge

¹ Mais ceci non plus dans la mesure affirmée par Jacimirskij. Kałužniackij, dans l'*op. cit.*, ne trouve dans le manuscrit composite no. 20 du monastère de Neamtz aucune annotation marginale près du titre, ayant pour but de préciser la famille de l'auteur (bien que Jacimirskij le soutient à la p. 242 de sa monographie) et l'annotation de la p. 324 du manuscrit composite de Neamtz, no. 106, en marge du titre dont la traduction est « La Vie de saint Jean le Nouveau », n'est pas de la main de Gabriel comme l'affirme Jacimirskij (p. 92) mais de celle de l'évêque Pacôme (Kałužniackij, p. 59 et note 1).

d'Euthyme et du Discours concernant le transport des reliques de sainte Paras-kéva) et d'information. Elle est utilisable en tenant compte des réserves ci-dessus. Toutefois, la science bulgare a le devoir de préparer une monographie de la vie et de l'activité de ce grand écrivain médio-bulgare, basée sur l'étude détaillée des sources et des opinions de tous les chercheurs.

Pirin Boiadgiev

BURMOV, ALEKSANDĀR, Български революционенъ централенъ комитетъ (Le comité révolutionnaire central bulgare) (1868 — 1876,) Sofia. Izdatelstvo Bălgarska Kniga, 1943, 18×12, 195 p.

L'historiographie bulgare a un faible pour l'époque de la renaissance bulgare et cette prédilection est tout à fait justifiée. Avec la renaissance, le peuple bulgare fait sa rentrée sur la scène de l'histoire, il prend connaissance de lui-même, de son passé et de sa valeur; il organise ses forces pour lutter pour la liberté et le droit et devient créateur d'histoire. La renaissance bulgare est un long processus dont la décade 1868—1876 constitue le point culminant; c'est l'époque des comités et des révoltes systématiquement organisées, qui, quoiqu'ayant succombé, ont été la manifestation de la volonté inflexible et de la maturité politique du peuple bulgare. Cette décade est la page la plus lumineuse de l'histoire du peuple bulgare. Là, le soulèvement en masse du peuple bulgare est dominé par les figures légendaires des plus grands fils de la Bulgarie: Basile Levski et Hristo Botev.

Malgré le grand nombre de recherches dédiées aux personnalités de premier plan de cette décade, aux révoltes ou aux organisations les ayant préparées, l'historiographie bulgare manquait d'un travail exposant unitairement et d'une façon documentée cette décade de raidissement, de sacrifice, de martyre et d'élévation. Les travaux de D. T. Strašimirov, Iv. Klinčarov, Michel Dimitrov et E. Volkov se limitaient à l'étude d'une personnalité, d'une organisation ou d'un événement.

Le jeune professeur Al. Burmov nous donne une synthèse succincte, mais rigoureuse de cette époque dans l'étude dont nous nous occupons. Ce travail représente, ainsi que le dit l'auteur lui-même, « un exposé abrégé de la première partie de mon ouvrage, prêt à être imprimé, dédié à l'histoire complète — d'organisation et d'idéologie — du mouvement révolutionnaire bulgare de 1861—1877 ». Cela explique certaines omissions et l'indication laconique de beaucoup d'événements et organisations ainsi que le silence fait sur l'agitation idéologique de cette époque. C'est pour cette raison qu'est d'une si faible étendue le chapitre premier qui traite des précurseurs du comité central révolutionnaire: Rakovski, La Confrérie Bienfaisante et le Comité Central Secret. C'est pourquoi on ne mentionne même pas l'énigmatique organisation révolutionnaire bulgare de Bucarest, de 1848.

C'est le chapitre II qui représente le centre de l'exposé — la formation idéologique de Levski, concomitante avec l'organisation interne de la révolte en Bulgarie. Nous trouvons là, par Levski, la manifestation du génie organisateur bulgare; et par l'idée des comités, qui devraient organiser toutes les forces du peuple en vue de la révolte armée qui ne devait attendre l'aide de personne mais devait seulement profiter de la situation internationale, se manifeste la maturité de ce peuple qui veut forger seul son destin. Par Levski l'or-